

# Femmes résistantes au fort de Romainville

**Textes librement inspirés  
de la vie de résistantes ayant transité  
au fort de Romainville**

**Classe de 3<sup>ème</sup> 1**  
**Collège Pierre-André Houël**  
**Romainville Année 2015/2016**

Projet « Culture et Art au Collège »  
mené pendant l'année scolaire 2015-2016  
par les élèves de la classe de 3<sup>ème</sup> 1  
du Collège Pierre-André Houël de Romainville,  
Garance Mouriaux, professeure de français, Mathilde Iung, professeure  
d'histoire-géographie, Constance Ouvrieu, professeure d'Arts-plastiques  
et Mylène Franco, professeure documentaliste.

Activités de création littéraire financées par le Conseil départemental  
de Seine-Saint-Denis et encadrées par Christine Deroin, auteure de nombreux  
romans « jeunesse » inspirés de la Seconde Guerre mondiale.

Avec la collaboration de Bruno Leroux, Frantz Malassis et Hélène Staes  
de la Fondation de la Résistance  
et de Nathalie Lurton et Pascale Pérard  
de la Maison des écrivains et de la littérature.

Remerciements à Mme Parra du Ministère de la Défense  
et à Joël Clesse des Archives départementales de Seine-Saint-Denis.

## Présentation

Nous sommes la classe de 3<sup>ème</sup> 1. Nous avons réalisé un projet sur  
la Résistance qui comprenait notamment la visite du fort de Ro-  
mainville, la rencontre avec le directeur de la Fondation de la Ré-  
sistance, la projection d'un film de Robert Guédiguian, une pièce  
de théâtre de Charlotte Delbo, la visite du musée des Invalides  
et la cérémonie du ravivage de la flamme à l'Arc de Triomphe.  
Nous avons produit un travail d'écriture pendant quelques mois  
avec l'aide de Mme Christine Deroin et ce sont ces écrits inspi-  
rés de faits réels que nous vous présentons.

En espérant que vous les garderez dans un coin de votre mé-  
moire.

Les élèves de 3ème

## Anonyme (1925 – 1943)

J'ai 18 ans.

Je viens de passer un pont-levis. Après nous avons vu de belles maisons et, là, une descente. Le car va vite. Nous voyons des espèces de caves avec marqué dessus « casemates ». Ils nous entassent dans des maisons.

J'ai été arrêtée pour transport d'armes. Un Allemand m'a attrapée en train de donner une arme à Missac. J'ai été torturée. On m'a coupé un doigt plus précisément. J'ai souffert à cause du froid à mon doigt.

Ma première idée est de m'évader. J'ai repéré des barreaux. Un garde nommé Frederick nous a passé une lime, un beau militaire qui était contre les nazis. Il nous a laissé ou plutôt confié « EN UNE SEMAINE, vous devez le faire ». On a commencé à tailler les barreaux. Le pauvre Frederick est mort pour avoir tué un Allemand.

Première nuit : je me lance mais je n'y arrive pas.

Deuxième nuit : je me dis que c'est la dernière. On taille les barreaux, je réveille les personnes qui dorment et tout le monde est parti. Mais on a tous abandonné.

Aujourd'hui, je pars du camp. Je ne sais pas où on m'emmène. Quand vous lirez ceci, je serai certainement morte.

MORTE POUR LA FRANCE



## Ginette (1910 – )

Je m'appelle Ginette, j'ai 30 ans, je suis dentiste. Je suis mariée depuis deux ans. Je n'aime pas les Allemands et leurs idées. Par contre j'aime la solitude. J'habite à Bordeaux.

Aujourd'hui j'arrive au fort de Romainville, il fait froid. On nous emmène en bas d'une pente et après on nous emmène dans nos chambres.

Je me suis fait arrêter car j'ai hébergé des juifs. Ils avaient sonné chez moi pour me demander si je pouvais les cacher, j'ai répondu oui car je les connaissais. C'est des amis à moi. Je les ai cachés dans la cave et je leur ai donné à manger tous les jours. C'était un matin, on dormait quand la police est entrée chez moi. Ils m'ont emmenée dans un camion et mes amis juifs ont été emmenés dans un autre camion. On m'avait dénoncée. Je me suis demandé qui ça pouvait être.

Aujourd'hui, je cherche toujours.

Quand je me suis fait arrêter, on m'a d'abord interrogée puis on m'a emmenée au fort de Romainville. Mais je ne sais pas où ils ont emmené mes amis juifs.

La vie au fort de Romainville est très dure, on n'a le droit qu'à deux sorties par jour et on a tout le temps les mêmes vêtements et les douches et les toilettes sont sales et on lave nos vêtements à la main. Des fois avant les sorties, j'écrivais des mots pour essayer de les balancer en dehors du fort sans me faire attraper.

Dans les mots que j'envoyais, j'écrivais « aidez-moi je suis emprisonnée donnez-moi à manger s'il vous plait pour demain matin à notre première sortie. »

Puis dans d'autres mots j'écrivais : « pour ma famille » et je marquais l'adresse pour que quelqu'un emporte la lettre à ma famille.

Pour jeter les mots, je devais courir sur un rebord d'herbe, je devais monter des marches très glissantes. Il y avait beaucoup de personnes qui tombaient et qui se faisaient mal. Il y avait un autre rebord d'herbe et de là, je pouvais jeter les mots. Mais il y en a plein qui se faisait arrêter par les gardes. Si on est arrêté, les gardes nous punissent de plusieurs jours de cachot.

Un jour une femme qui était avec moi a fait avec trois foulards un drapeau français bleu blanc rouge.

Après la guerre, j'ai pu raconter cette histoire car je suis encore vivante. J'ai su qui m'avait dénoncée. C'était ma voisine mais je n'ai pu rien faire car elle avait déménagé. Je pense qu'elle a déménagé car elle a honte ou elle a peur des représailles. Maintenant, je m'en fous de cette femme. Je profite de ma vie, je fais des choses que je n'ai pas pu faire pendant toutes ces années de guerre.

## Yvonne (1902 – 1943)

Je m'appelle Yvonne, j'ai 41 ans, je suis boulangère, je ne suis pas mariée, j'aime manger, je n'aime surtout pas être enfermée dans le noir, je n'aime pas avoir froid.

Ce jour-là, j'étais sur mon vélo, j'avais mon sac avec quelques armes dedans. Je devais ramener ces armes à Pierre, un ami d'enfance qui résiste aux Allemands avec des amis. J'arrive au grand lac que je devais traverser, alors je pose mon vélo. Je prends mon sac et je commence à marcher. J'entends des bruits de pas. J'essaye de me cacher, mais, trop tard, les policiers m'ont vue. Alors j'essaye de courir à toute vitesse, je reprends mon vélo, j'essaie de pédaler de toutes mes forces, mais vélo contre voiture je ne peux pas aller bien loin. Ils m'attrapent. Un policier me met à terre, puis d'autres fouillent mon sac. Ils trouvent les armes. Ils me demandent à qui je voulais les emmener. Mais je ne voulais pas dénoncer Pierre, alors je me tais et je ferme les yeux. Ils me prennent et m'emmènent dans leur voiture, je ne sais où. Je ferme les yeux et me remémore tous les souvenirs que j'ai.

À un moment donné, on me secoue pour que je me réveille. Je lève les yeux. On est dans une ville, on m'emmène au poste de gendarmerie. Ensuite, les policiers m'emmènent dans une camionnette avec d'autres femmes. On commence à rouler. Il y a des femmes de différents âges. On commence à toutes fermer les yeux.

Je me réveille et regarde autour de moi, on ne peut pas s'enfuir. Il y a la police partout. Je vois écrit en gros sur un portail

FORT DE ROMAINVILLE et on rentre dedans. La camionnette descend une pente, on nous sort. On est toutes regroupées puis on nous fait rentrer dans les casemates et on nous enferme. On est douze dans la casemate où je suis. Tout le monde essaie de se parler, sauf moi. Je préfère être seule. Solitaire, c'est tout ce que j'aime. Pourquoi se faire des amies alors qu'on va se séparer trois mois après ? Ou plus ? Ou moins ?

Je sors mes affaires et un cahier que je cache sous ma couverture. Je m'installe dans mon lit et je ferme les yeux, je m'endors dans les bras de Morphée.

J'étais sur l'eau, avec ma sœur on s'éclaboussait. Mes parents nous criaient dessus pour ne pas qu'on les mouille. Mais ma sœur a jeté de l'eau sur mon père, mon père a pris ma bouteille d'eau et lui a renversée sur la tête et c'est parti en bataille d'eau. Après cette petite bataille d'eau, ma mère nous a dit de nous assoir, elle voulait nous dire un truc important d'après elle. On s'est posé sur notre serviette et elle nous a dit qu'elle attendait un enfant. Tout le monde était heureux. Moi aussi. Avec ma sœur nous sommes retournées dans l'eau. À un moment de notre jeu, une vague est arrivée sur ma sœur. Au moment où elle arrivait sur elle, je me suis réveillée. Ce n'était qu'un fichu rêve : j'étais coincée entre ces quatre murs gris noir. Je me suis levée. Tout le monde dormait. J'ai pris une craie que j'avais puis j'ai mis la date de mon arrivée.

Un jour, j'espère que quelqu'un lira cette date et qu'ainsi on se souviendra de moi.

## Suzanne (1913 – )

Je m'appelle Suzanne, j'ai 30 ans, je suis chimiste, célibataire et j'habite à Bordeaux.

J'ai été incarcérée à Romainville. Là-bas, on était vraiment maltraité par les Allemands.

Il y a des jours où ils ne nous nourrissaient pas. Les Allemands recevaient aussi des lettres de nos familles qu'ils ne nous donnaient presque jamais.

J'ai été amenée au camp car j'ai tenté de tuer un soldat allemand avec un couteau. En plus d'avoir tenté de tuer un Allemand, j'étais juive. J'avais réussi à m'enfuir mais ils avaient réussi à me rattraper dans une ruelle et m'ont amenée dans un bus.

Dans le fort, il y avait des casemates où on était tous serrés comme des sardines, pour faire de la place, au cas où il aurait d'autres arrivantes. Des fois dans le camp, des femmes tentaient de s'échapper mais la plupart ne réussissaient pas et elles étaient tuées. Les casemates étaient froides et humides, il n'y avait jamais le chauffage parce que les Allemands disaient que ce serait des dépenses inutiles. Les Allemands, je les détestais plus que tout, avec leurs airs de maître du monde qui contrôle tout, surtout les généraux qui venaient de temps en temps pour voir comment se portaient les détenues femmes. Dans le camp de Romainville, on était plus de femmes que d'hommes.

Un jour, j'ai rencontré une autre détenue du nom d'Anne ; elle était vraiment très sympa. Elle et moi, nous sommes vite devenues de bonnes amies.

Nous faisons des activités de couture avec les autres femmes du camp car le temps passait vraiment lentement et il n'y avait pas grand-chose à faire dans le camp. De plus, Anne était enceinte donc je l'aidais à confectionner des vêtements pour son bébé. Un jour, alors que tout se passait bien, je n'ai plus vu Anne. Je commençais à m'inquiéter et à me demander si elle n'avait pas été déportée. Je ne lui avais même pas demandé pourquoi elle était enfermée au camp. J'avais toujours voulu savoir mais je n'avais jamais osé lui poser la question. J'ai appris alors qu'Anne avait été déportée en Allemagne pour être exécutée. Cette nouvelle m'a dévastée. Je n'avais même plus l'envie de sortir, même de bouger, car quand tu apprends que la seule amie que t'avais vient de disparaître, il y a de quoi devenir triste. De plus son enfant ne verrait peut être jamais le jour.

Mais le jour que j'attendais est enfin arrivé : c'était la fin de la guerre. J'étais tellement heureuse.

## Louise Martin (1919 – 1943)

Bonjour, je m'appelle Louise, j'ai 24 ans, je suis couturière. J'aime beaucoup écrire mais je déteste les Allemands. Je viens de me faire arrêter avec ma sœur car nous avons hébergé des résistants (nous les avons soignés – car ce n'est pas facile d'être résistant il y a beaucoup de violence et de danger –, logés, puis nourris).

Ça faisait une semaine que nous étions suivies par des hommes. Ils nous ont arrêtées pour AIDE AUX RÉSISTANTS. On nous a fait monter dans un car sans savoir où nous allions. Nous sommes arrivées devant un grand portail puis le car a continué son chemin. Nous sentions que nous descendions ; petit à petit, nous nous enfoncions. Puis le car s'est arrêté et nous sommes descendues. Il faisait froid et nous avions faim. C'est un endroit sombre qui fait peur. Des soldats nous ont enfermées dans des petits locaux, où nous sommes restées plus d'une semaine.

J'ai fait beaucoup de connaissances et en particulier avec une femme qui s'appelle Françoise. C'est une maîtresse, elle s'est fait arrêter pour avoir caché des enfants Juifs dans le sous-sol de l'école. Elle s'est fait arrêter le même jour que moi. Elle a réussi à pouvoir cacher une petite fille juive chez ses parents. Elle ne parle pas

beaucoup, elle se demande « Est-ce qu'ils vont la trouver ? Et l'emmener dans un camp ? ». Cela m'a beaucoup touchée.

Les journées sont très longues ici, donc on essaye de s'occuper avec les moyens du bord. On fait des cours d'allemand sur les murs, on parle ou on fait le repas. On écrit aussi. On se raconte nos histoires.

Quand on va dans la salle pour laver nos vêtements on marque des petits mots pour ensuite les lancer par-dessus la muraille en espérant avoir des réponses.

Voilà : le jour que nous redoutions toutes est arrivé. Nous voilà réveillées brusquement, pire que les autres matins. Des cris, des pleurs, nous voilà dans un cauchemar réel. Nous n'avons que cinq minutes pour nous préparer et nous voilà dans un car en direction de la gare. Nous avons compris que tout était fini pour nous.

## Louise (1913 – 1943)

Je m'appelle Louise, j'ai 30 ans, je suis chimiste. Je suis mariée avec un homme qui est au STO. J'habite à Lyon. Ce que j'aime le plus c'est avant tout ma famille et passer du temps avec elle, mon mari et mes deux enfants ; j'aime aussi ranger ma maison et faire le ménage. Ce que j'aime pas du tout ce sont les insectes : c'est ma phobie.

Un soir d'hiver, à ma porte, j'entends toquer plusieurs fois. J'ouvre ma porte, je vois une amie à moi qui est juive, c'est une résistante. Je lui dis d'entrer. Elle m'explique qu'elle fuit les Allemands car ils cherchent tous les juifs pour pouvoir les envoyer dans des camps. Je décide de la cacher chez moi pour éviter qu'elle ne se fasse attraper. J'ai évité d'en parler à mes amies pour ne pas qu'on me dénonce.

Un matin, on toque à ma porte et je sais que je n'attends la visite de personne. J'ai tout de suite dit à mon amie d'aller se cacher dans mon armoire. J'ouvre ma porte et je vois la gestapo.

- Bonjour, Madame.

- Bonjour.

- Nous voulons être sûrs qu'il n'y ait pas de juifs chez vous.

Sur le moment je suis inquiète.

- Allez-y.

Ils fouillent partout et ils ne trouvent rien, et soudain ils entendent un bruit vers l'armoire. Ils regardent et trouvent mon amie : ils voient qu'elle a l'étoile jaune. Ils l'ar-

rêtent et moi aussi, pour avoir caché mon amie. Ils m'ont emmenée au poste de police pour m'interroger. Ils m'ont gardée deux heures ; je n'ai rien voulu dire.

Ils m'ont donc mise dans un car (avec d'autres femmes) et nous avons donc compris que nous allions être emmenées dans un camp d'internement.

Après de longues heures dans le car nous voyons un camp d'internement. C'est vraiment impressionnant : il y a des grands murs, nous arrivons en face d'un grand portail. Nous descendons une pente et, là, le car continue d'avancer et, là, on s'arrête et (ils) nous disent de descendre du car. En descendant nous sommes directement face à une porte assez grande et, là, ils ont ouvert. J'ai vu un endroit qui n'est pas très grand et j'ai vu que c'était tout serré, les châlits étaient tous collés, il n'y avait pas beaucoup de place. Ils nous font entrer dans les casemates et on choisit toutes un châlit. Moi et mon amie que j'avais cachée avons été séparées. Je suis donc seule. Et puis il me semble reconnaître une amie à moi. Je m'approche d'elle et, oui, en effet, c'est bien elle. Je lui dis « bonjour » puis on commence à parler et puis après je suis partie sur mon châlit.

Après ça a été l'heure de notre sortie et j'ai écrit pour dire à ma famille où j'étais. J'ai couru sur les remparts puis j'ai jeté le papier au-dessus en espérant que quelqu'un le trouve et le transmette. Ensuite on a dû retourner dans les casemates. Ensuite nous avons pu aller prendre



## Mona (1900 – 1943)

notre douche ; les douches ne sont vraiment pas propres.

Six jours plus tard nous avons été emmenées dans le grand bâtiment.

(Cela fait maintenant deux mois que je suis là.) Les conditions de vie sont vraiment très difficiles. De plus, il fait vraiment froid Ce matin j'ai appris que l'après-midi nous allons être relâchées et que j'allais enfin pouvoir rentrer chez moi et retrouver ma famille qui me manque tellement. Je suis tellement heureuse mais je suis aussi un peu triste car je me suis fait des amies qui, elles, vont devoir rester au camp d'internement et je m'imagine le pire : certaines peuvent mourir.

*Louise a été déportée pour Auschwitz en janvier 1943. Elle n'est jamais revenue.*



Je m'appelle Mona, j'ai 43 ans. Je suis mariée. Je suis pâtissière. Cela m'ennuie d'aller travailler parce que ça me fatigue de sortir dans le froid tous les matins et de longer une muraille.

Je suis une femme seule, car mon mari est un prisonnier en Allemagne. J'aime les gâteaux et je déteste les Allemands.

Aujourd'hui, ça a été un jour différent des autres car, alors que j'étais en train de faire mon gâteau préféré, j'ai été interrompue par des personnes inconnues et elles m'ont emmenée au Fort de Romainville. Je ne connaissais point cet endroit. J'ai su après que c'était des policiers français qui m'ont arrêtée, mais tout ce qui m'importait au départ, c'était de manger mon gâteau préféré une dernière fois. Je ne me suis posé des questions sur mon arrestation que plus tard. Après quelques heures, on m'a dit ce que j'avais fait : une personne m'avait aperçue en train de donner un gâteau à un prisonnier. Je ne savais pas que c'était interdit. C'est pas normal que je sois là, c'est injuste. On m'enferme dans un endroit clos sans raison.

## Jeanne Deubert (1917 – 1943)

Je m'appelle Jeanne Deubert, j'ai 26 ans et je suis cuisinière, du moins je l'étais... Je suis pyromane et je n'aime pas Hitler, ce qui peut faire un bon mélange, n'est-ce pas ?

Aujourd'hui, je vais mettre mon plan à exécution. (Elles) savent tout de A à Z. Elles vont risquer leur vie pour sauver tous les détenus de France.

Je me suis fait arrêter car je suis résistante juive, tout ce que les nazis détestent. C'est une crétine de cliente qui m'a dénoncée. Totalement cliché cette femme, avec son petit chiot qui ne ressemble à rien, elle a les cheveux blonds et est prostituée. Vous voyez le genre ? Personne n'aime ce genre de femme. En plus de se prostituer, elle m'a dénoncée pour récupérer mes affaires. Qu'elle aille se faire dépouiller en enfer !

Mes amies et moi sommes en prison, mes collègues de plan. Sans elles, notre plan ne pourrait pas fonctionner. Nous nous partageons la nourriture et nos affaires régulièrement. Ma meilleure amie, ici, s'appelle Lucienne ; elle a 36 ans, mais nous nous entendons bien malgré notre différence d'âge. Elle est résistante, mais n'est pas juive. C'est celle qui me soutient le plus, depuis le début. Elle et moi sommes les femmes les plus réputées du Fort, grâce à notre envie de tout faire basculer. Nous avons imposé nos envies dès notre arrivée. Assez parlé, nous devons maintenant passer à l'action.

Dès notre arrivée, nous sommes envoyées dans des endroits ressemblant à des case-

mates. Ces fichues casemates me tueront un jour... Littéralement. Peu de temps après, quelques soldats nous ordonnent de prendre une douche. Non pas une douche bien savonneuse, avec de l'eau chaude, loin de là. Nous devons nous contenter d'eau froide et parfois nous n'avons même pas de savon, et ce, depuis que nous sommes détenues. Nous sommes habituées maintenant. Quelques-unes de mes amies et moi passons en premier. Je me déshabille et laisse l'eau froide couler sur mon corps. J'ai du mal à respirer au début, mais mon corps s'habitue rapidement à l'eau glaciale. Je me mets du savon sur le corps (il y en a visiblement cette fois-ci). En moins de cinq minutes, c'est bouclé. Nous avons toujours eu un temps très limité pour ça, si nous dépassons ce temps imparti, les sanctions tomberont. Après m'être douchée, je dois aller dans la cantine du Fort. Comme d'habitude, nous avons de la mauvaise nourriture. Nous ne sommes pas rassasiées et il n'y a presque pas de goût, si ce n'est celui de terreau. C'est dégoûtant, vraiment. Mais c'est soit ça, soit rien. Nous préférons donc manger ça, quitte à être malades. Après avoir ingurgité ces choses appelées nourriture, nous sommes renvoyées dans les casemates. Le soleil s'est déjà couché, et nous ne tardons pas à sombrer dans les bras de Morphée pendant quelques heures.

Le matin, je suis réveillée par la lumière du soleil qui s'infiltré rapidement dans cette salle nous servant de dortoir. Je réveille Lucienne, qui a pu rester avec moi (je remercie Dieu pour ça). Certai-

nes femmes dorment encore. Les soldats ouvrent les portes. Ils veulent sûrement réveiller celles qui sont encore au pays des rêves. Nous sortons dehors pour nous rendre à la cantine. Il fait froid, et nous n'avons qu'une robe de chambre sur nous. Comme d'habitude, nous n'avons que des choses ressemblant à des pierres pour manger, c'est infect. Le pain est dur, le beurre n'a pas un goût de beurre, le lait ressemble à de l'eau blanche, bref vous connaissez la chanson. Après que nous avons mangé, les soldats nous donnent enfin des nouveaux vêtements. Nous avons un pantalon, des chaussures, des sous-vêtements, des chaussettes, et un pull. Ça nous sera très utile, ceci pourra nous tenir chaud tout au long de la journée. Il n'y a rien de très fantaisiste, l'esthétique ne compte pas ici. Nous voulons juste survivre jusqu'au jour « J » afin de tuer la cause de notre présence ici. Après ça, les nazis nous reconduisent dans nos « dortoirs », c'est l'endroit où nous passerons la majorité de notre temps, je pense. Nous nous occupons chacune à notre manière. Moi, ma passion, en dehors de la cuisine, c'est le dessin. J'aime bien faire le portrait de mes camarades, ça me fait oublier l'état dans lequel je suis. Aujourd'hui, ce sera au tour de Louise. Une magnifique jeune femme aux cheveux d'or. Je prends soin de dessiner le contour de son visage, puis je fais ses yeux, de magnifiques yeux bleus. Pendant cet instant, j'oublie que je suis coincée ici, j'oublie que j'ai faim, que j'ai froid et que je n'ai plus aucun contact avec ma famille. Ma famille... Voilà que j'y repense... J'ai soudainement un blocage sur mon dessin, je suis déconcentrée. Mais je ne laisse pas paraître mes émotions, je n'ai pas besoin que quelqu'un

me console. La journée passe lentement. Toutes nos journées sont longues depuis que nous avons été arrêtées. La nuit tombée, notre plan commence...

Suzanne, mon amie, s'échappera du camp. Ou tentera... Espérons qu'elle réussisse. Nous lui donnons nos lettres que nous avons préparées à l'avance. Nous avons écrit dans plusieurs langues différentes, afin d'avoir le plus de chances d'être comprises. Nous lui donnons également de quoi manger, et de quoi se protéger du froid, ou des dangers des nazis. Elle nous dit au revoir, ou bien à Dieu. Nous ne savons vraiment pas dans quoi nous nous embarquons. Suzanne s'en va. Certaines de mes camarades ont peur, d'autre stressent, et d'autres sont excitées. Excitées que tout ça se termine. Je le suis aussi, mais j'ai peur et je stresse également. Nous avons décidé que notre moyen de communication sera la radio. Lorsque Suzanne trouvera un poste radio, elle nous enverra des signaux que nous recevrons grâce à la radio qu'une de nos camarades a réussi à s'approprier. Nous ne savons pas comment, mais en tout cas, elle l'a fait. Suzanne pourrait prendre plusieurs jours à trouver une radio, mais nous serons patientes.

Finalement, nous n'avons que deux jours d'attente. Ces jours se sont déroulés comme à notre habitude. Moi et mes collègues, nous nous ruons autour de la radio pour écouter ce que Suzanne a à nous dire. Nous l'écoutons attentivement. Elle nous prévient qu'elle a réussi à trouver d'autres résistants qui pourraient nous aider, elle nous informe également qu'elle est saine et sauve, et que nous pourrions bientôt passer à l'acte. Bien-

sûr, elle nous fait savoir tout cela grâce à des signaux que nous avons inventés. Ce serait trop risqué de parler normalement. Nous ne voulons pas être comprises par qui que ce soit, et encore moins par des nazis. C'est à ce moment précis qu'un soldat arrive dans la pièce. Merde ! Nous aurions dû demander à quelqu'un de surveiller. Nous sommes trop bêtes... Une de nos collègues s'approche de lui, sûre d'elle, elle lui brise la nuque, et tout ça très rapidement. Mes camarades et moi sommes sous le choc. Nous sommes rassurées, mais d'un autre côté nous avons peur. Nous avons peur d'avoir un jour à faire à elle, pour une quelconque raison. La dénommée Genièvre tire le corps inanimé de « l'ex soldat » et le cache sous un lit. Elle se rassoit alors à sa place, comme si rien ne s'était passé, pendant que nous avons le regard fixé sur elle. Elle nous lance un regard interrogatif et nous reprenons nos affaires. Suzanne ne cherche pas à comprendre ce qui s'est passé, elle sait que ce n'est pas la chose la plus importante ces derniers temps. Elle nous souhaite bonne chance, et nous faisons de même. Nous dissimulons la radio sous un tas de feuilles mortes qui jonchent le sol de notre dortoir. Espérons que personne ne la trouve, ce n'est pas une cachette très sûre... Mes collègues et moi, nous installons du mieux que nous pouvons, l'une sur l'épaule de l'autre, l'autre la tête posée sur la cuisse de la voisine. Le silence règne. Nous réfléchissons et nous nous préparons mentalement. Bientôt, nous allons passer à l'acte. Beaucoup d'entre nous mourrons, nous espérons seulement que ce ne sera pas nous ou nos amies. Certaines font leurs dernières prières pour rester en vie. Une petite poignée

veut seulement servir au plan, ces personnes-là n'en n'ont rien à faire de vivre, elles veulent seulement venir en aide aux autres. Elles veulent uniquement être utiles et ne pas mourir en vain. Mais elles ne vont pas mourir en vain car, j'en fais la promesse, je tuerai Hitler.

18 octobre 1944.

C'est le petit matin, nous sommes déjà réveillées. Les soldats nazis dorment encore. Mes collègues et moi nous nous habillons. Nous n'avons pas le temps de manger, ou de faire autre chose, nous avons seulement cinq minutes devant nous. La « briseuse de nuque » (nous l'avons appelée comme ça) restera avec moi, elle pourrait être très utile. Nous ouvrons la porte de nos dortoirs, nous la forçons plutôt. Les soldats ferment les dortoirs à clé la nuit. Un soldat surveille l'extérieur, une d'entre nous fait diversion, pendant que la briseuse lui brise la nuque par derrière. Bien sûr, d'autres soldats arrivent. Ils sont tous armés. Je le suis aussi. C'est un soldat qui m'a donné mon arme, un soldat résistant. En fait, il en a donné une dizaine. Les soldats nazis ne savent pas que je suis armée, ce qui est avantageux pour moi. La briseuse de nuque et moi sommes dos à dos. Trois soldats sont autour de nous, pour l'instant. Je vise mon arme sur l'un d'eux, il n'a pas le temps de réagir, qu'il est déjà à terre. Les autres soldats n'ont pas eu le temps de réagir non plus; ma collègue les a tués si rapidement, qu'on aurait dit qu'elle a fait ça toute sa vie. Mes jambes tremblent, je suis choquée de ce que je viens de faire; j'ai tué quelqu'un. Je me console en me disant qu'à cause de lui, des milliers de personnes sont mortes. Je suis sur le point

de m'écrouler au sol, mais mon amie me retient. Je la remercie. Je la regarde, je vois de la culpabilité dans ses yeux. Je sais qu'elle en voit aussi dans les miens. Nous tuons tous les soldats à proximité. Nous leur envoyons des balles par derrière. Nous ne voulons pas prendre le risque de nous faire tuer. Notre mission compte plus que notre dignité. Nous forçons toutes les portes de chacun des dortoirs. Les détenus nous regardent. Ils sont étonnés. Je leur souris et les prévient qu'ils peuvent sortir. Je suis heureuse et j'en oublie ma culpabilité des minutes passées. Les détenus s'en vont dehors, dans la cour du Fort. Certains soldats sont présents. Ils tentent de tuer certaines personnes, mais nous sommes bien trop nombreux. Il y a sûrement quelques morts, entre toutes ces personnes. Certains s'emparent des armes des soldats morts. Eux, n'ont pas eu le temps de les utiliser. Il y a des soldats un peu partout. Nous tuons tous les soldats que nous trouvons, par n'importe quel moyen. Un soldat met son arme entre mes deux yeux. J'avale ma salive.

Dire que je n'ai pas peur serait vous mentir. À cet instant j'ai vraiment très peur. Le nazi me regarde avec dégoût. Tout se passe très lentement dans ma tête. Je charge mon arme et la dirige vers mon ennemi. J'appuie sur la gâchette. Rien ne se passe. Je ne prends pas beaucoup de temps pour réaliser; je n'ai plus de balle dans mon arme. Le soldat sourit, mais une seconde plus tard, il tombe par terre. Derrière lui, je vois Lucienne. Son arme crache de la fumée. Je peux comprendre qu'elle a tiré sur le soldat. Elle me sourit. Elle s'approche de moi et m'enlace, je suis heureuse qu'elle soit encore en vie. Nous courons,

nous ne savons pas où, mais nous courons quand même.

Grâce à tous les détenus, nous parvenons à nous libérer du camp. Le sentiment que j'éprouve en ce moment est indescriptible ; j'ai la sensation d'être libre, et d'avoir été utile à la communauté juive, mais aussi à la communauté des résistantes. Malgré ma joie, je n'en oublie pas ma mission, que dis-je, notre mission. La « briseuse de nuque » n'est plus avec moi, je l'ai perdue de vue depuis notre évasion. J'essaie de la chercher tout en courant, et c'est loin d'être évident. Je tente aussi de retrouver mes collègues, qui ont aidé les détenues à s'enfuir. Je me demande combien d'entre elles ne s'en sont pas sorties vivantes. Je retrouve quelques-unes de mes amies, trois pour être précise. Deux d'entre elles sont blessées, mais elles vont survivre, elles doivent survivre.

Quelques jours plus tard, nous arrivons au point de rassemblement que Suzanne nous avait communiqué. C'est un endroit délabré, il y a des matelas sales au sol, un peu de nourriture qui m'a l'air plus appétissante que ce que nous mangions au camp, et il y a aussi une salle de bain, enfin des douches. Les blessées sont en train de se faire soigner, et les autres prennent une douche. Ensuite nous mangeons toutes ensemble, en racontant nos péripéties, et nos histoires. Ça faisait longtemps que je n'avais pas eu un moment de tranquillité de la sorte. Ça me fait du bien, et ça apaise mon esprit, je me sens mieux. C'est comme une bouffée d'air frais après avoir été dans un endroit étouffant.

Le lendemain, nous sommes réveillées par des bruits d'armes à feu. Je com-

## Erica (1911 – )

prends tout de suite ce qu'il se passe. Les Allemands nous ont retrouvées. Les soldats nous font nous lever, et nous encerclent. Ils nous conduisent dans un endroit encore plus horrible que des camps. Nous sommes côte à côte, devant des journalistes, et des soldats. Je n'arrive toujours pas à réaliser : ça ne peut pas se terminer comme ça, c'est impossible !

Nous n'avons pas fini ce que nous avions à faire, nous n'avons pas retrouvé nos familles comme nous le pensions, nous n'avons pas crié de joie après la mort d'Hitler. Nous n'avons pas fini de nous battre pour la liberté. Et pourtant, nous sommes là, à attendre d'être tuées. On m'avait toujours dit que les femmes ne se faisaient pas fusiller, pourtant je suis là, prête à me faire tuer de cette manière. Les soldats prennent leurs armes dans leurs mains, je pense à ces détenues que j'ai réussi à libérer. J'espère qu'elles auront un meilleur avenir que le mien. Les soldats se mettent en position de tir. Je pense à ma mère, à mon père et à mon frère. J'aurais aimé leur dire au revoir une dernière fois. Les soldats appuient sur la gâchette, et c'est alors que je sens une balle traverser ma poitrine.

*Jeanne Deubert, morte pour la liberté.*

Je m'appelle Érica, j'ai 32 ans, je travaille depuis 16 ans comme cuisinière dans un petit restaurant aux Lilas. Je n'aime pas être dérangée. Je ne supporte pas le bruit, ni les gens qui manquent de respect. J'aime les animaux et les gens sociables. J'adore dessiner et faire des créations de vêtements.

Je venais juste de débarquer dans le fort de Romainville, j'ai entendu quelqu'un qui m'appelait par mon prénom. Une femme m'avait reconnue dès mon arrivée. On s'était connu au restaurant, c'était une cliente, Malia Fontaine. Elle vient vers moi pour m'expliquer pourquoi elle a été arrêtée. Elle a tué celui qu'elle n'aimait pas comme personne, c'est à dire un soldat allemand. C'est pour cela qu'elle s'est retrouvée au fort de Romainville. Cette résistante n'avait pas froid aux yeux. Dès qu'elle voyait des juifs, elle les aidait mais bien toute la famille juive et non pas qu'une personne à la fois, tous ceux qui étaient concernés. Elle leur apportait à manger.

À Romainville, j'écris des lettres pour ma famille pour dire ce que je vis et la raison pour laquelle j'ai été arrêtée. Moi aussi, j'ai été une résistante car j'ai empoisonné un Allemand.

Depuis que je suis dans le fort, je ne suis pas tout le temps gentille parce que je n'aime pas être enfermée, je ne me sens pas bien ces temps-ci. Heureusement, Malia est là pour me soutenir. Malia est devenue mon amie, je lis des livres avec elle.

## Yvonne (1917 – )

Je m'appelle Yvonne, j'ai 28 ans, je suis chimiste. Je vis toute seule à Paris.

Je n'aime pas l'injustice, j'aime aider les gens pauvres, les résistants, et j'aime ma famille, passer du temps avec mes proches ; cela me fait oublier les choses auxquelles je n'ai pas envie de penser.

Je me suis fait arrêter car j'ai hébergé un résistant. Ce résistant est un ami de mon frère ; c'est un juif.

Un soir, la police est venue m'arrêter, chez moi. Ils étaient cinq.

Quelqu'un m'avait dénoncée.

Il s'est caché chez moi pendant six mois. Il est venu parce que la police recherchait tous les juifs.

Il était caché dans une chambre un peu particulière, personne ne rentrait.

Mon frère est en train de chercher la personne qui m'a dénoncée, on pense que c'est quelqu'un de nos amis, un traître.

Ce soir-là, quand ils sont venus chez moi, ils sont entrés de force. Je ne voulais pas les laisser rentrer parce qu'il y avait l'ami de mon frère. J'ai dû les retenir un moment, le temps qu'il s'enfuit et il a réussi.

Ils m'ont amenée au poste de police, ils m'ont interrogée, ils m'ont maltraitée. Ils voulaient savoir où l'ami de mon frère était parti.

Mais je n'ai rien dit. Quand ils ont fini de m'interroger, ils ont rassemblé toutes les femmes, ils nous ont mises dans un car et je savais que je partais pour la prison.

Après de longues heures, on arrive en-

fin au camp d'internement. On descend du car. Le camp avait des grands murs, c'était immense. Les soldats nous emmènent dans des casemates. C'est à ce moment-là que je vois ma copine. Je me précipite vers elle en lui demandant ce qu'elle fait là. Elle me prend à part et m'explique.

Pendant quelques jours je suis restée dans les casemates puis je suis partie dans un grand bâtiment.

Après six mois passés dans le fort, après la fin de la guerre, j'ai été libérée et je suis enfin rentrée chez moi.

Depuis que j'ai été libérée, je fais un cauchemar qui se répète chaque soir : c'est mon frère qui est torturé par les soldats. Je le vois sans rien dire, et au moment où il ouvre sa bouche pour me parler je me réveille en hurlant. Je n'ai jamais entendu ce qu'il allait me dire. Je n'arrive plus à dormir à cause de ça.

## Thomasine (1896 – 1943)

Je m'appelle Thomasine, J'ai 47 ans, je suis laitière et célibataire. J'aime manger du poulet et boire du lait mais pas les deux à la fois. Je déteste Hitler, la gestapo et les armes car je me suis pris une balle dans la jambe. Depuis je marche en boitant.

Aujourd'hui je viens d'arriver au fort de Romainville. Il y fait froid.

La balle que je me suis pris en fuyant les nazis après un ravitaillement, est arrivée pendant que je jetais des grenades dans un quartier récupéré par les nazis. Un nazi passait par là et m'a surprise dans une ruelle sombre. Cet homme m'a poursuivie dans la rue et m'a tiré une balle en pleine jambe et m'a attrapée. Il m'a emmenée devant les soldats qui m'ont emmenée dans une ville appelée Romainville. Trois jours après, j'entendais des gens se faire fusiller. La prochaine fois ce sera moi. Ils vont m'emmener... Ce sera un voyage vers la fin de ma vie. Comme nous, les femmes, ne pouvons pas être fusillées, à la place, ils nous emmènent en Allemagne pour nous décapiter. Ils vont mettre les parties de nos corps dans des sacs. Ces hommes-là ne sont pas humains, ils seraient prêts à supprimer toute une race de personnes et garder les autres.

Il y a plusieurs femmes avec moi, celles qui étaient avec moi dans la cellule. Nous ne serons bientôt plus de ce monde. Je ne serai bientôt plus de ce monde. Je ne sais pas s'il me reste des membres de ma famille encore vivants dans ce monde. J'ai au moins servi à la Résistance. Toutes mes actions n'étaient pas vaines.

Ma vie au fort aura été dure. Nous, les femmes, étions unies les unes avec les autres. Nous faisons passer de la nourriture, des messages, des vêtements, tout ce qui pouvait nous permettre de communiquer ou améliorer la vie au fort. Pendant la nuit, on ne pouvait pas dormir à cause des puces de lit qui venaient nous piquer pendant notre sommeil. Le matin, nous avions plein de piqûres causées par ces puces. Certaines femmes partaient à un moment et elles ne revenaient plus. Elles ont sûrement été décapitées. Beaucoup de femmes que je connaissais ont disparu depuis. Mon tour arrivera dans pas longtemps. Je vais voir ce qu'il y a après la mort. Je n'ai plus rien dans ce monde. Je suis la seule personne restante de ma famille. J'ai vu mon frère se faire tuer sous mes propres yeux, ma mère se faire enlever par des soldats, mon père se faire tabasser. J'ai vécu des choses qui m'ont marquée et maintenant je vais mourir. Adieu le monde !

*~S. Thomasine 47 ans. Résistante*



## Georgette M. (1913 – 1943)

Je m'appelle Georgette, j'ai 30 ans et je suis factrice, j'ai également deux enfants qui vivent chez leur grand-mère. J'aime les cafards mais j'ai horreur des pâquerettes.

Je me suis fait arrêter par la police française alors que j'étais en train d'imprimer des tracts dans mon studio. Quand les policiers sont entrés, j'ai essayé de m'enfuir par la fenêtre mais ils m'ont rattrapée une fois en bas, m'ont couvert le visage et m'ont emmenée je ne sais où. Quand ils m'ont enlevé le sac du visage, j'étais dans une petite salle avec juste une chaise. Ils m'ont fait m'asseoir et ont commencé à me poser des questions sur les autres résistants. À la base, j'étais déterminée à ne pas les balancer mais lorsque mes enfants sont entrés... et bien je les ai tous balancés.

Dans l'heure qui a suivi, j'étais dans un convoi avec d'autres femmes, nous étions emmenées vers le Fort de Romainville.

Une fois au fort, j'avais très froid. Les portes du fort se sont ouvertes et là, je les ai vues, toutes ces femmes que j'avais dénoncées. Les hommes, eux, étaient sûrement déjà tous morts à cette heure. Elles le savaient, je le voyais à leurs regards, elles me fusillaient toutes du regard. À l'instant même où je les avais dénoncées, j'avais culpabilisé mais, là, maintenant c'était encore pire. J'aurais préféré être six pieds sous terre.

Cet après-midi, comme tous les autres après-midi, nous avons le droit à une promenade dans la cour. Alors que je me promenais calmement le long du mur, je voyais ces femmes tentant de jeter leurs

mots par-dessus les murailles en espérant qu'ils arrivent à leurs destinataires, quand, soudain, au loin, je les ai vues. ELLES. Elles m'ont vue. J'essaye de fuir car je sais ce qu'elles me veulent. Elles se rapprochent rapidement et soudain je suis projetée par terre. Je sens leur haine. Elles la transmettent dans chacun de leurs coups. La première que j'ai reconnue, c'était Angeline. À cause de moi, elle avait des marques de torture sur son visage. Les femmes se ruent sur moi pour me couvrir de coups. Au fur et à mesure ma vision s'assombrit et je ne vois plus rien.

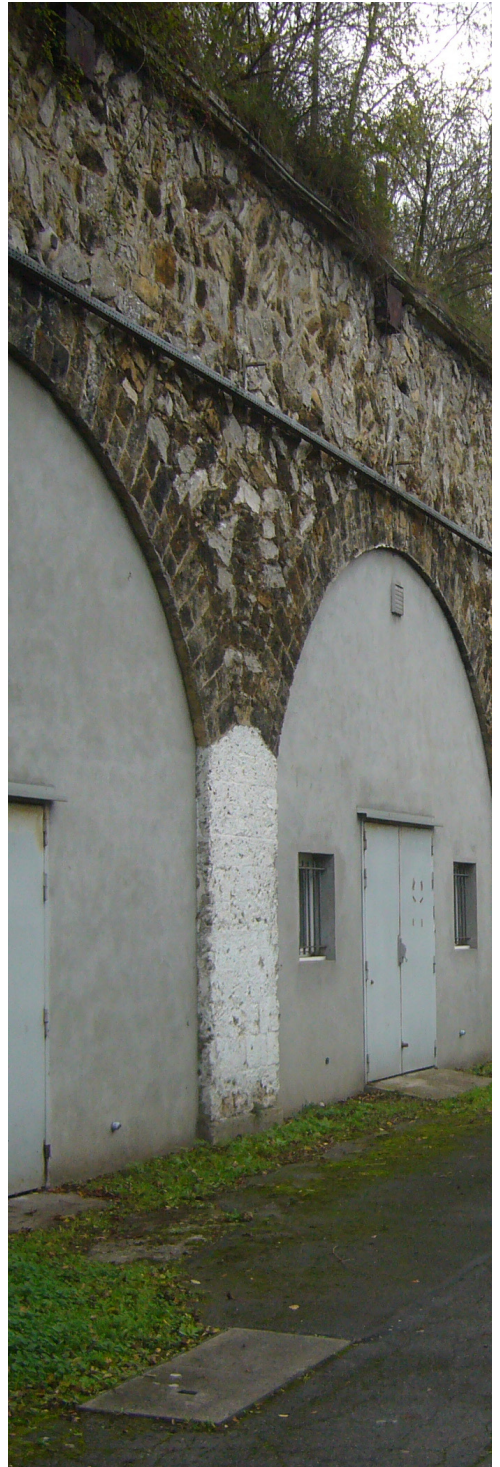


## Camélia (1925 – )

Je rentre dans le fort de Romainville. Je vois des grandes murailles de pierre en passant sur un pont-levis. À l'intérieur, l'ambiance est froide, le ciel est sombre. Quand on est arrivé au fort, on ne savait pas où l'on allait. Ils nous ont dit que l'on était à Romainville. J'étais surprise car je ne connaissais pas cette ville. Quand on est arrivé, ils nous ont placés dans des casemates où il y avait des lits avec des puces et des araignées dans les coins de mur. Cela sentait l'humidité. Cela me dérangeait beaucoup car en plus de ça on était soixante-quinze. Je n'avais pas dormi de la nuit car le trajet avait été désagréable et j'étais encore choquée. Par la suite, comme j'étais étudiante en biologie, j'ai eu l'occasion de donner des cours et d'autres femmes résistantes qui avaient des qualifications de professeur universitaire ont pu me donner des cours sans cahier sans stylo mais avec ce que l'on avait, nos yeux et notre bouche.

Je m'appelle Camélia et j'ai 18 ans.

Mes parents ont été raflés en 1943. Mon père n'a pas survécu car il a tenté de sauver ma mère et lui-même. Cela s'est passé à une heure du matin. Je n'ai pas été repérée car mes parents n'étaient pas encore couchés et la lumière allumée a attiré les Allemands. Pour me couvrir, mes parents ont dit qu'il n'y avait personne d'autre dans la maison. J'ai eu le temps de me cacher. Quand les Allemands sont partis, les voisins sont venus m'informer de ce qu'ils avaient vu. Ils n'avaient pas pu les sauver d'après eux car eux aussi sont juifs. Ils étaient cachés derrière leur maison donc ils n'ont pas été pris et ils ont vu l'exécution de mon père car il faisait preuve de résistance envers les Allemands et il a été fusillé.



## Suzanne Lambert (1913 – )

Bonjour, je m'appelle Suzanne Lambert. J'ai 30 ans. Je suis actrice. Je suis mariée avec mon voisin. Je n'aime pas la Gestapo et la police française. J'aime lire et écrire. Mon mari est juif et moi allemande. Nous vivons en France parce que les Juifs sont mal vus en Allemagne. Comme ma sœur habite en France, j'ai eu l'idée de vivre en France.

J'ai été enfermée au fort de Romainville. J'avais mal au ventre, j'avais faim, froid. Je me suis fait arrêter par la police car j'imprimais des tracts car mon mari est juif et il avait faim. Mon mari a été enfermé dans un camp. Il m'avait envoyé une lettre en me disant qu'il avait froid, que les nazis les maltrahaient. Quand les Juifs travaillaient avec les Français, ceux-là les dénonçaient pour récupérer leurs biens.

Un jour, au 22 rue du Buisson (des membres de ma belle-famille) étaient en train de manger en famille quand, tout à coup, des policiers français sont venus pour les arrêter. La famille ne comprenait pas comment ils avaient trouvé leur cachette mais cette famille pensa que leur frère (mon mari) les avait dénoncés. Il serait allé les dénoncer parce qu'il était jaloux de leur argent et qu'il était énervé contre eux car ils ne m'avaient pas aidé à distribuer ou imprimer des tracts. Or, il voulait que sa famille l'aide.

Mon mari s'est évadé du camp pour retourner en France.

Depuis je cherche comment m'évader. J'avais pensé à faire un trou dans la mu-

raille puis après à courir. Pour faire un trou dans la muraille il faut que j'aille dans la cuisine chercher des couteaux, des pinces, des outils pour couper la muraille. Voilà un mois que je cherche comment je peux faire pour récupérer les outils dont j'ai besoin.

Aujourd'hui ça fait deux mois que je cherche comment faire. Ce soir je vais me lancer à minuit, quand tout le monde sera dans les chambres.

Il est 23h30 : j'ai la boule au ventre, j'ai peur. Je suis arrivée devant la muraille avec Louise et Marmotte, des amies que j'ai rencontrées au fort. Elles veulent aussi fuir. On avait trop peur de se faire attraper donc on a commencé à retourner en arrière puis on s'est arrêté et on a pensé à mon mari. On s'est dit que s'évader, c'est le seul moyen de le retrouver. J'ai coupé le grillage grâce à des pinces coupantes que j'ai trouvées dans la cuisine, puis on a couru pendant une heure puis nous nous sommes rendues dans un café. On a bu un café puis nous sommes parties pour rentrer chez nous. Quand je suis arrivée j'ai vu mon mari, j'étais trop contente de le retrouver.

## Camélia

Je me suis fait arrêter pour avoir fait des faux papiers. J'avais eu des tampons. Je suis venue au Fort de Romainville par un car dans lequel il y avait d'autres résistantes, je suppose. Le car a descendu une pente, puis il s'est arrêté devant un grand immeuble en pierre. Quand nous sommes descendues du car, il nous a été posé plein de questions sur notre identité et notre passé, puis nous sommes entrées dans l'immeuble. Ce jour-là, je n'ai pas pu manger la soupe du soir, je me posais plein de questions comme : « Qu'est-ce qu'il allait se passer, m'arriver ? » Je n'ai pas pu dormir cette nuit-là, je ne sais pas pourquoi peut-être parce qu'il y avait plusieurs femmes dans une seule et même chambre. Je n'avais pas l'habitude d'une comme celle-ci. Je me sentais mal mais je savais que ce que je faisais était pour le bien de chacun et qu'on doit vivre en paix avec tout le monde et de respecter l'opinion de chacun.

Le lendemain, pendant la sortie dans la cour, de nombreuses femmes me demandent si je devais recevoir des colis et je me suis tu. Je n'ai répondu à aucune de leurs questions. Je ne voulais communiquer avec personne. J'avais peur, je ne faisais que me demander : « Qu'est-ce qu'il va m'arriver ? » La vie a basculé du jour au len-

demain et je n'y crois pas. Quand je faisais des faux papiers d'identité, je ne pensais qu'à aider les autres. Je ne vois pas qui m'a dénoncée pour que j'en arrive là !

Pendant mon séjour au Fort de Romainville, je me suis fait de nombreuses amies. Dans ma chambre on était cinq femmes, on s'entraidait toutes. Au début quand je suis arrivée, je ne leur parlais pas puis après j'ai fait leur connaissance, elles avaient toutes un passé différent et une histoire qui leur appartenaient. Elles avaient toutes commis un acte de résistance et elles venaient de toute la France. Pendant nos sorties dans la cour, certaines femmes communiquaient avec les hommes. Au Fort, il manquait de tout : hygiène, propreté, nourriture saine...

Un matin, dans la cour, j'ai rencontré une « pianiste », c'est-à-dire une radio qui communique en morse avec l'Angleterre. Elle faisait passer des messages ultra secrets que seuls les deux interlocuteurs pouvaient comprendre. Elle a été arrêtée cinq mois après sa première mission en tant que « pianiste ». Elle m'a dit que la vie d'un radio est maximum de six mois. Elle savait qu'elle risquait sa vie et pourtant elle le faisait pour la Libération de la France.

Elle s'appelle Jeanne et elle a 27 ans. Nous sommes deux amies très proches l'une de l'autre à présent. Elle est très

aimable, on a presque le même caractère, dirais-je «combatif» pour la Libération de la France! Et je pense qu'on devrait tous donner notre vie pour la libération, pour les droits de chacun. Quand j'ai rencontré Jeanne je me sentais plus à l'aise au fort de Romainville.

Aujourd'hui je pars en Allemagne, mais je ne sais où? Tout ce que je sais c'est qu'on est toutes résistantes et qu'on va probablement vers un camp. Jeanne sera avec moi. Nous sommes entassés dans les wagons sans nourriture. Les conditions y sont horribles, terribles, sans hygiène.

Mon pressentiment était vrai, on allait vraiment vers un camp. Après quelques jours de trajet, nous sommes arrivés au camp d'Auschwitz.

À l'entrée du camp, j'ai vu des hommes, femmes, enfants et vieux ; chacun allait dans différentes directions. Par exemple : les vieux et les malades allaient vers un bâtiment d'où sortait beaucoup de fumée. Les Allemands leur disaient «schnell!», de même qu'ils les poussaient. C'était affreux comment ils les traitaient. Peu de jours après, j'ai appris que ce bâtiment est l'endroit le pire au monde! On les fait rentrer dans une pièce et des douches sortait un gaz mortel. Encore pire, on disait aux enfants de faire leur douche mais ces enfants étaient inconscients que c'était leur dernière douche.

Par chance, Jeanne et moi sommes dans la même chambre. Ici les lits sont encore pires que ceux du Fort. Nous travaillons pour les Allemands. Ceux qui ont commis un plus gros délit sont morts une semaine après comme Jeanne. Et moi qui travaille pour les Allemand, je trie les vêtements de ceux qu'ils ont tués. J'ai honte de moi, je suis épuisée. Si Jeanne était vivante, elle m'aurait incitée à me rebeller contre ces Allemands, à mourir pour combattre, pour les droits des Juifs. Mais en arrivant ici, j'ai pris conscience que je devais vivre avant tout. J'ai faim, on nous donne rien à manger, rares sont les jours où on nous donne de la nourriture, qui est mauvaise. Mais c'est mieux que rien. Je ne peux vivre dans une vie aussi horrible. Je suis fatiguée! Je n'ai plus la force! Une femme qui travaille avec moi, dit que la France est sur le point de se libérer, que les Britanniques et les Américains ont débarqué en Normandie. Cette nouvelle m'a donné de la force pour vivre! J'espère que la guerre est sur le point de se terminer! Après que les Allemands ont appris que la libération est proche, ils ont commencé à évacuer les détenus, même les employés des usines d'armement. Mais, moi, je me suis échappée pendant qu'ils m'envoyaient vers un autre camp. Je suis revenue en France, cela m'a pris trois semaines pour revenir. J'étais dans un si mauvais état que je suis

allée me réfugier chez ma copine. Je n'avais plus d'appartement. Elle m'a hébergée pendant ma convalescence. Peu de mois après, la France était libérée et Hitler s'était suicidé. J'ai repris mon travail dans l'hôpital, je me suis loué un nouvel appartement. En mai 1945, lors de l'explosion des bombes nucléaires au Japon, j'ai rendu visite à mon frère à Bordeaux, on a beaucoup parlé de la guerre ....

Ceci est mon témoignage, je m'appelle Camélia et j'y tiens.

## Paulette de la Tour (1904 – )

Je me nomme Paulette de la Tour. Je suis âgée de 39 ans, je suis mariée à mon époux Paulin et je suis femme au foyer. J'aime vraiment cuisiner, ceci est ma passion.

Mais je déteste par-dessus tous mes voisins nommés De la Cour et leur chien Gilbert.

Je déteste leur chien car il m'a rattrapée et m'a amenée au Fort accompagnée de ces policiers que l'on nomme « Les Gestapistes ».

Ceci est particulièrement la faute de mes voisins, ils ont élaboré un plan avec la police allemande. Ils ont conçu ce plan contre ma famille et moi. Leur chien était l'arme principale de cette mission. De ce fait nous sommes condamnés à mort, à être fusillés.

Je suis résistante et juive mais je cache mon étoile jaune pour ne pas être repérée.

Mais mes voisins ont fini par découvrir mes vraies origines. De ce fait nous sommes fait capturer par la police allemande, à cause de la dénonciation de mes voisins. On nous ordonna de les suivre, (ils) nous permirent de prendre deux, trois choses, ne serait-ce qu'un bout de tissu ou un mouchoir. Nous fumes enfermés au fort de Romainville, ils nous mirent dans des casemates. Nous sommes restés dans ce fort plusieurs mois. Je comptais les jours, puis les semaines, et enfin les mois. Et le 14 Juillet 1942, ils nous ont amenés à l'entrée d'un camp nommé Auschwitz. Ils nous séparèrent et nous regroupèrent avec différentes familles mais avec qui nous avons les mêmes origines et façons de penser.



Les femmes, les enfants et les personnes âgés d'un côté et de l'autre les hommes avec les personnes qui paraissaient physiquement assez fortes pour pouvoir travailler.

Il y avait deux côtés « les faibles » et « les plus aptes à travailler ». Moi je faisais partie de ceux qui allaient travailler et en quelque sorte survivre. J'ai vu ma famille être séparée de moi car eux faisaient partie des faibles. (Je n'ai vu personne faisant partie de ma famille ou de mon entourage du côté où j'étais). Après nous avoir séparés, ils nous ont emmenés à l'entrée d'une usine et j'ai toute suite compris que c'était une usine d'armement. Ils nous ordonnèrent de travailler immédiatement.

Tout ce temps passé, j'ai vu des choses horribles, comme tous ces cadavres que je voyais tous les jours, ces odeurs de cadavres empestaient et cela se répétait tous les jours sans arrêt, j'en devenais presque folle, je n'en pouvais plus de cette horreur. Je ne me suis pas effondrée, mais au contraire je gardais la tête haute et je ne baissais jamais les bras. Chaque jour je paraissais devenir de plus en plus forte mentalement mais je paraissais toujours aussi faible voir même de plus en plus. Il y avait pas mal de femmes qui avaient eu pratiquement le même sort dans cette guerre, je m'entendais très bien avec elles, on était très solidaires. Les années passèrent, le temps me paraissait si long et endurent.

Et un jour, le 27 janvier 1945, à ma grande surprise, les soldats m'ordonnèrent de sortir et m'annoncèrent ma liberté. Je fus crispée pendant quelque temps. Ils me prirent de force, ils évacuaient tout le camp. Je vis des gens hurler la mort d'Hitler (qui mourra le 30 avril 1945) et les femmes que je connaissais me sautaient dans les bras. Les infirmières de l'armée nous ont soignées, réconfortées ...

Et c'est à ce moment que j'ai vraiment réalisé ce qu'était la liberté que nous réclamions depuis tellement de temps. Ils nous ont envoyés dans des maisons de repos, nous avons été à nos yeux bichonnés.

Quelques années plus tard en 1950, j'ai pu refaire ma vie et surtout la savourer. Je n'oublie pas cette période de ma vie qui a été pour moi un cauchemar monstrueux.

J'espère que vous pourrez, vous, jeunes lecteurs, lire mon témoignage.



La classe de 3<sup>ème</sup>1 au Musée de l'Armée sur le site de l'Hôtel national des Invalides, 17 mars 2016.

## Sommaire

- *Anonyme* de Romuald Leroi
- *Ginette* par Quentin Lepine
- *Yvonne M.* par Agathe François
- *Suzanne* par Lionel Paruta
- *Louise* par Kelly Lavigne
- *Mona* par Wever Cita
- *Louise Martin* par Mélinda Arikan
- *Jeanne Deubert* par Sameen Hussain
- *Erica* par Kurt Eda
- *Yvonne* par Massissilia Oubouzid
- *Thomasine* par Ange Kouvolou
- *Georgette M.* par Laurie Allemand
- *Camélia* par Loan Minatchy
- *Suzanne Lambert* par Nathaëlle Dobigny
- *Camélia* par Rafia Mushtaq
- *Paulette De la Tour* par Sabrina Chabane